

Domezain (1970-1972)

J'ai été mis à la porte de bien des collèges et lycées, souvent en cours d'année : mes parents ne l'ont pas eu facile.

Le collège de Domezain, petit village de Basse-Navarre, a sa réputation : c'est une sorte de maison de redressement pour cancrès et durs à cuire. Il ne ferme jamais, hiver comme été. C'est par un après-midi brûlant de juillet 1968, après une sixième sans histoire ni géographie, que mes parents me déposent une première fois devant le collège et me confient aux mains de monsieur le curé pour un renforcement estival.

Je suis terrorisé. Derrière les murs autrefois blancs, les classes débordent d'élèves, je suis dans une immense ruche, silencieuse, aveuglante. Avant les adieux, l'abbé Pierre Goyenette, fondateur et cheville ouvrière du collège, tient à nous montrer le superbe trinquet qu'il vient d'offrir à l'école. Nous le suivons sous un soleil de plomb et au pas de course, apparemment son train habituel. À l'entrée du trinquet, un poste d'eau auquel un élève au visage ensanglanté se débarbouille. « Qui t'a fait ça ? » demande monsieur le curé. L'élève décline un prénom basque, Xomin, Beñat, Peyo, je ne me souviens plus mais il s'agissait d'un surveillant. Mes parents me laissent, en détournant les yeux. J'ai douze ans et aucune intention de faire de vieux os au Pays basque. En ce mois de juillet 1968, le collège ne possède qu'un bâtiment destiné à l'accueil d'une poignée d'élèves, nous l'appelions « le Palace », une ruine sordide où les matelas s'entassaient par terre côte à côte. Les chanceux qui ne dorment pas au Palace, c'est-à-dire la grande majorité des élèves, sont logés chez l'habitant dans les fermes des alentours. Le premier soir, à peine revenu à pied chez ma logeuse,

je m'échappe par la fenêtre de ma chambre et regagne Meillon en auto-stop, sous un orage dantesque.

Trois ans plus tard, après une quatrième déplorable à Bétharram, épuisés d'avoir frappé aux portes de tous les établissements scolaires de la région et ses abords, à bout de nerfs, mes parents m'inscrivent, cette fois pour l'année scolaire, au collège Saint-Michel de Domezain où mon évasion au cours de l'été 1968 ne semblait pas avoir laissé de souvenir.

La route est à nouveau un enchantement ; mon père au volant prend son temps, nous revisitons Navarrenx, Laàs et Sauveterre. La boule au ventre, j'entre en 3^e. Bus, voitures, le village ressemble à un joli embouteillage. À peine ont-ils mis pied à terre que l'abbé fonce sur mes parents, se répandant en excuses : « Je vous ai oubliés, il n'y a plus de logement, tout est pris ». Peut-être sa revanche à ma fugue ? Pendant que je tressaille de reconnaissance, mes parents sont au désespoir !

Après avoir longuement fait tourner son béret sur son crâne dégarni, monsieur le curé nous indique le chemin d'une ferme vers Béhasque, blanche et rouge comme toutes ses voisines ! Des carrefours, un vieux chêne, ça monte, un clocher, une mare. Nous finissons par trouver, la bâtisse est magnifique, à 4 km à peine du collège, trajet que mes camarades et moi ferons quotidiennement et joyeusement à pied.

L'hôtesse, Mayalen, très troublée par la peine non feinte de mes parents, se tourne vers mon père et lui demande d'un ton inquiet : « Le petit, il a peur de la mort ? ». Confiant et sûr de lui, il me regarde et ajoute : « Paul, tu n'as pas peur de la mort, n'est-ce pas ? ». J'esquisse un crâne haussement d'épaules et m'entends lui répondre : « Non papa, bien sûr que non ! ».

Veuve de fraîche date, Mayalen allait me laisser sa chambre conjugale équipée d'un énorme lit en vogue sous Louis XI. Sur la cheminée, la photo sous cloche du défunt mari, énormes bacchantes et uniforme de poilu, souriant paisiblement au milieu des fleurs fanées. Deux fenêtres ouvrent chacune sur un Arrué grande époque. Totalement sous le charme, je pose ma petite valise. Quatre autres coreligionnaires, déjà installés dans une chambre voisine équipée de méchants lits superposés, regardent amers le nouveau qui vient de prendre la grande chambre d'angle.

Le premier soir, notre hôtesse nous réunit tous les cinq autour de l'immense table afin de connaître nos goûts, s'assurant que nous aimons le pâté, le jambon, le confit, la piperade, les frites, le fromage et les confitures maison, allant jusqu'à nous demander la marque de nos cigarettes préférées, se proposant généreusement de nous ravitailler. Après avoir listé nos préférences, elle alla tranquillement rejoindre la couche du garçon de ferme dont une bien trop mince cloison me séparait à peine.

Construits autour des années 1950, tous les bâtiments scolaires tombaient en lambeaux vingt ans plus tard, hormis le trinquet. Nous jouions à la pelote au fronton du village ou au trinquet si les « grands » nous laissaient un peu de place. Les trois classes de 3^e bénéficiaient d'un régime de faveur, les cours de géométrie et d'algèbre, donnés à coups de bâton par monsieur le curé lui-même, se tenaient de 20 h à 23 h, de janvier à juin. Et faveur suprême, les vacances de Pâques se passaient entièrement au collège. Des centaines de témoins pourront vous le confirmer.

Le soir après les cours, nous marchions à toute vitesse vers nos pénates, pressés de dévorer tout ce que Mayalen nous mettait à portée de main. Nous étions faibles en maths, mais dans une forme physique éblouissante.

Les profs venaient des alentours ; c'étaient pour la plupart des pelotaris charpentés avec lesquels il ne valait mieux pas moufter ! La nuit, monsieur le curé se promenait avec son bâton de bon pasteur, un bâton sec et noueux, du solide. Il en jouait avec enthousiasme tant sur les filles que les garçons, petits ou grands. Il avait droit de regard sur toutes les maisons du village, à n'importe quelle heure. Nous filions droit d'autant que la moindre vétille pouvait l'enflammer. Alors, emporté par une colère terrible, il tapait sur l'un ou l'autre, de toutes ses forces, en nous faisant un mal de chien. Un jour que je rentrai le dos zébré de coups de « flisques », mes parents refusèrent de me croire. La punition corporelle était accompagnée de retenues le week-end pour tous ceux qui avaient commis un acte répréhensible, fréquent à Domezain où tout était interdit, ainsi que les rares éléments dont la moyenne générale hebdomadaire ne dépassait pas 12/20. La distribution des carnets se fait le samedi à midi. Nous attendons le verdict en salle de classe, valise au pied. Devant le fronton du village les autobus sont prêts à partir pour Bayonne et Pau. À

midi cinq, c'est l'envol ; les collés regardent partir leurs copains et prennent le chemin de la salle d'études qu'ils ne quitteront que le dimanche pour la grand-messe de 11 h et les vêpres à 15 h, le tout magnifiquement chanté en Basque.

Notre professeur de lettres et d'histoire, M. Jean Labbé, châtelain poète d'Orion, donnait bénévolement des cours magnifiques. Il nous recevait, Michel d'Arcangues et moi, après nous avoir soustraits de la liste des élèves en retenue. Nous filions le samedi après-midi, avec la bénédiction du directeur, vers la magnifique maison d'Orion. Jean Labbé, petit-fils du docteur Paul Reclus, ami de Francis Jammes, avait mille et une raisons de nous passionner. Michel et moi passions le week-end bouche bée. Chaque fois que nous publions un livre, nous ne manquons jamais d'en offrir le premier exemplaire à Madame Jean Labbé, aujourd'hui centenaire, et nous avons la joie de revoir la belle et vieille bâtisse qui, grâce à ses nouveaux propriétaires, continue d'être grande ouverte sur le monde, plus pimpante que jamais, joyeuse et vivante.

Mes notes n'ont jamais été aussi bonnes, pourtant je suis abonné aux colles. Tous les merveilleux projets du week-end s'écroulent alors. En cas de retour impérieux, nous nous glissons dans le bus et nos camarades nous cachent sous leurs jambes pendant les premiers kilomètres. Nous prenons sciemment le risque d'une bonne bastonnade au retour et d'être gardés en retenue les deux week-ends suivants.

Les parents n'apprennent la punition qu'à l'arrivée du bus. Les mères s'inquiètent, les règles élémentaires d'hygiène sont largement en dessous de toutes les limites : une dizaine de maisons possède une vraie salle de bains ; pour les autres, un méchant tuyau aux abords de la ferme est à notre disposition. Petit à petit, mon père se prend d'affection pour les excellentes tables de la place du Jeu de Paume à Saint-Palais. Les parents nous prennent à la sortie de la messe, impossible d'y déroger, ils ont la stricte obligation de nous ramener pour Vêpres. Papa loue une chambre d'hôtel où je prends une douche interminable et me change de pied en cap pendant qu'anguilles et agneau de lait frémissent en cuisine.

En 1971, notre prof d'espagnol, Beñat Sarasola, auteur et interprète de magnifiques chansons basques, enregistre une sérénade

de sa composition ; elle a les faveurs de son groupe de copains mais aussi les nôtres, nous la savons vite par cœur et la chantons à tue-tête. Devant ce succès d'estime, il l'enregistre puis fait presser un millier de 45T. Par souci d'économie, les pochettes du disque sont imprimées en noir et blanc. Combien avons-nous passé de week-ends, collés à Domezain, penchés sur nos pupitres, à colorier en rose la maison de l'Infante, en vert les coques des chaluts et, en bleu le ciel et les eaux du port de Saint-Jean-de-Luz ? La chanson phare du disque s'intitule *Arranzaleak*, tellement chantée qu'elle semble remonter à la nuit des temps. Cela dit, si quelqu'un croise un jour une de ces pochettes artisanales, j'espère qu'il aura une pensée pour celle ou celui qui lui aura patiemment donné toutes ses couleurs.

Les copains sont charmants, l'éventail très large : certains aident leur père agriculteur du cru ou marin pêcheur quand d'autres portent un grand nom. Je revois Hector de Galard de Béarn, descendant de Fébus, ou Michel d'Arcangues, deux gamins charmants mais qui, à peine un peu dissipés, n'avaient en vérité pas grand-chose à faire dans cet endroit. Beaucoup viennent de Bordeaux, Arcachon, Paris, Toulouse, Saint-Sébastien. Une immense solidarité règne, je n'y ai jamais connu la moindre querelle entre élèves.

L'année se passe plutôt bien : je progresse à la pelote, le rugby m'enivre, je marche beaucoup. Arrivent les vacances de Noël, des carnets plutôt bons, l'accueil à Meillon l'est aussi quand un beau matin, un cri aussi soudain que rageur, un cri à vous rendre cardiaque : ce « Paul ! » érupté par mon père claque comme un coup de fusil. Convoqué par ce cri terrible, je dévale les escaliers pour le rejoindre : « Paul, je viens de recevoir la note de ta logeuse, écoute ça ! 5 kg de pâté, 48 tranches de jambon d'Espagne, 3 litres de grand ordinaire, 7 pots de confiture et autant de plaques de chocolat, du confit, quelques magrets et, gémit-il, 23 paquets de Gauloises ! » Mayalen n'avait vraiment rien oublié !

Par chance, Trevor Drake-Brokman était notre prof d'anglais. Nous avons 15 ans, il devait en avoir 20. Ses parents fatigués de le voir passer ses nuits dans les clubs du West-End londonien l'avaient expédié au grand air, chez sa grand-mère, adorable châtelaine russe des environs de Navarrenx. Pour le détourner des folles nuits biarrottes et paloises, elle lui trouva facilement ce job

de prof d'anglais, une langue et une civilisation qu'il nous fera adorer. Devant mon intérêt, il acceptera même de se balader avec moi autour du collège et de converser presque chaque jour pendant la longue pause du déjeuner. Nous marchions de long en large, ne parlant qu'anglais. Il va m'encourager à traduire les paroles de Bob Dylan, Neil Young, Otis Redding, les Kinks*, nous avons les mêmes idoles. Mon niveau s'envole. Ayant gagné mes galons pour un retour dans le circuit classique, quittant sans le savoir encore des amis qui me resteraient pour la vie, l'année suivante j'intègre un nouvel établissement qui voulut bien de moi, à Pau.

* Groupes de musique anglo-saxons mythiques.